

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
c'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an 2 »
Six mois 1 »
Trois mois » 50

Rédaction et Administration :

21, RUE DU TEMPLE, 21
LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.

Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

LE GOUVERNEMENT

De tous les préjugés qui entravent le développement normal des individus, le principe gouvernemental est, à la fois, celui qui trouve le plus de défenseurs et dont le joug se fait le plus terriblement sentir. Commentant cette définition de Locke : *La fin du gouvernement est le bien de l'humanité*, Huxley émet l'opinion suivante :

« On peut rêver une société où l'intelligence naturelle de chacun serait assez forte et sa culture assez développée pour lui permettre de savoir ce qu'il doit faire et poursuivre. Dans cet Etat la police serait aussi superflue que toute autre forme de gouvernement. »

Puis il ajoute aussitôt cette restriction : « Mais le regard de l'homme ne peut découvrir un pareil Etat, et il n'est point probable que l'avenir lui en réserve le spectacle. »

Huxley considère donc une société sans gouvernement, un Etat sans police ni autre création que l'intelligence et l'initiative individuelles, — c'est-à-dire la conception anarchiste — comme le couronnement inespéré, le salut improbable d'une civilisation arrivée à l'extrême degré de perfection. « Le rêve seul peut atteindre ce mieux suprême et il est trop beau pour être réalisable ! » s'écrie-t-on pour s'épargner la peine de propager l'idée que l'on admet sublime.

Ceci répond merveilleusement aux injures de ceux qui prétendent que la lutte entreprise par les anarchistes ne tend qu'à donner libre cours à leur instinct de destruction sanguinaire ; leur idéal est trop beau ! Mais les esprits sensés ne peuvent rejeter sans autre examen l'œuvre qui semble si désirable, impossible a priori. Une thèse également prônée par les partisans de l'autorité consiste en la déduction suivante :

L'humanité primitive qu'aucune législation ne régissait, végétait à l'état sauvage et, seule, la force brutale présidait aux rapports des hommes entre eux ; plus tard, pour établir une entente commune et sauvegarder les droits de tous, un gouvernement fut constitué qui formula des lois de sociabilité. Celles-ci furent cause d'une subite sympathie mutuelle, les violences furent proscrites, la civilisation s'étendit alors sur le monde et, modifiées, les coutumes s'améliorèrent.

Or, rien n'est moins vrai, d'un bout à l'autre. Cet exposé est faux ! Que l'on compare l'histoire malgré ses allures de courtoisie, et chaque page nous dira les luttes qu'eurent à soutenir contre l'arbitraire des gouvernements le droit et la raison des peuples. La force brutale ne disparut point des mœurs, elle fut tout au contraire le monopole de la caste dirigeante. La force brutale fut, pendant de longs siècles pour les chefs d'Etat, le seul moyen de se maintenir au pouvoir et de rançonner leurs sujets. Les lois qu'ils prescrivaient attendaient toujours au bien être et à la liberté des individus. Les gouvernements ont été les seuls fomenteurs de guerres qui dévastèrent le monde, pour eux s'enrégimentèrent les foules et n'advenaient aux honneurs que les brutes sanguinaires, les guerriers farouches, les conquérants impitoyables.

Admettre la nécessité d'un gouvernement, c'est faire preuve d'obscurantisme, c'est avouer son ignorance, c'est dire l'incapacité de connaître soi-même les besoins qui nous assaillent. En quoi les gouvernants savent-

ils mieux que nous ce qui nous est profitable ? Leurs connaissances ne sauraient dépasser les bornes des connaissances de tous ; aucune supériorité ne les distingue du commun des mortels et ils n'excellent que dans l'art de duper et de saigner les peuples. Sont-ils doués d'une intelligence excessive ? Nous sommes en mesure de répondre par la négative, car ils s'apercevraient bientôt que leur intervention ne peut être que préjudiciable à l'intérêt des hommes.

Encore une fois, rien ne justifie la confiance que les individus ont à l'égard des gouvernements. A ceux qui objectent que le pouvoir a pour but d'améliorer le sort de l'humanité, de résoudre les différends qui naissent des rapports sociaux, nous montrerons l'œuvre néfaste accomplie depuis les siècles que règne le préjugé gouvernemental, nous prendrons à témoin le déplorable résultat que nous avons sous les yeux. Certes, la brute avinée, le lourdaud béat, le criminel féroce sont de ceux contre qui la nécessité d'une mesure défensive s'impose ; mais ne sortent-ils pas du moule dans lequel l'Etat les a enfermés depuis leur naissance et ne sont-ce pas eux qui souvent, se mettent en tête de régir les autres ? L'humanité se trouve-t-elle plus heureuse qu'aux premiers âges de son existence, alors que notre sort est encore entre les mains des premiers forbans venus et que, malgré toutes les extraordinaires révélations scientifiques qui devraient abrèger nos peines, nous sommes plus que jamais, plongés dans l'attente anxieuse d'un monde meilleur ?

Tous les régimes gouvernementaux ont exercé leur puissance et, sous chacune de ces diverses formes du pouvoir, l'esprit humain, affolé, s'est débattu ; chaque fois il a fait entendre sa protestation, mais son effort ne réussissait qu'à transformer en une autre calamité le mal qui l'accablait. C'est que, persistant, s'obstinant en son erreur primitive l'humanité n'envisageait ce mal que comme l'œuvre de la classe qui occupait le faite de la société, alors que le principe lui-même est désastreux.

Maintenant encore, de sincères pionniers préparent l'avènement au pouvoir d'une nouvelle couche sociale, espérant que celle-là, du moins, sera plus équitable, plus humaine que celles qui se sont succédées jusqu'à ce jour.

« Il faut que l'élite ait son tour ! » affirmait sérieusement un poète socialiste. « Ce n'est qu'un mensonge de journaux, répond Ibsen par la bouche du docteur Stockmann, que de prétendre que la basse classe, la grande masse, la foule soit l'élite, la fleur de la nation. L'homme raisonne toujours ainsi tant que l'esprit vulgaire reste dans le corps, et tant qu'il n'est pas arrivé par le travail à s'approprier la noblesse intellectuelle. »

Aussi ce que nous combattons ici n'est pas tant le régime actuel qui s'abîme dans la boue de ses scandales que le nouveau despotisme dont l'aurore se lève à l'horizon de la souffrance humaine. Nous savons trop ce que coûte de tortures et de larmes le pouvoir d'un gouvernement quelconque pour que nous restions muets à la menace d'une période nouvelle d'asservissement. Ce n'est pas progresser que de s'enfoncer plus avant dans le mal, que de conférer plus d'extension, plus de puissance à l'Etat qui nous opprime, que d'abdiquer notre initiative aux mains vénales de bas politiciens et d'affreux saltimbanques de foires électorales.

Si nos aïeux se sont trompés ou plus tôt s'ils ont été trompés, est-il raisonnable de montrer dans leur erreur une aveugle et stupide ostentation ? Aucune forme gouver-

nementale n'est adéquate aux besoins de l'humanité ; laissons-là, cette défroque d'un autre âge, affranchissons nous de ce préjugé, cherchons une autre voie et recommençons une ère exempte d'autorité, peut-être alors serons-nous sur la route du bonheur.

« L'homme, d'âme vertueuse ne commande ni n'obéit. Le pouvoir — comme une dévorante peste — pollue tout ce qu'il touche ; et l'obéissance, — hors de tout génie, vertu, liberté, vérité, — fait un esclave de l'homme, et de la vivante organisation humaine, un mécanisme, un automate. »

Inspirons-nous de ces admirables vers de Shelley et travaillons de concert au renouveau, sans crainte des répressions, car en effet que pourrait-on requérir contre l'homme qui dirait pour toute défense : C'est par amour pour mon prochain que je dénonce et combats le mal dont il souffre !

HENRI DUCHMANN.

La seule attitude à prendre pour un peuple, dans un pays quelconque, est la destruction de son gouvernement toujours, mais jamais au profit d'un gouvernement nouveau.

(Almanach du peuple 1875).

PAUL BROUSSE.

Aujourd'hui président du conseil municipal de Paris, membre du parti socialiste unifié ; ténor des Alphonse de toutes les monarchies.

ÉDUCATION ET AUTORITÉ

« Il n'y a pas d'éducation sans respect, pas de respect sans autorité, pas d'autorité sans règles. »

Telle est l'inscription que j'ai pu lire en tête d'un règlement imprimé, ostensiblement affiché à l'intérieur d'une salle de classe. C'était signé : M. Gréard.

C'est bien là, en effet, le résumé de la doctrine scolaire de nos bourgeois de la III^e République. Mais en est-ce bien la démonstration ? Et ce Monsieur Gréard et les innombrables qui pensent comme lui, prennent-ils cette condensation pour un axiome ? Ou bien quelqu'un d'entre eux en a-t-il, quelque part, démontré la justesse ? Dans ce dernier cas, nous serions curieux de voir les arguments qu'il peut bien donner à l'appui.

Il est — ou il fut — sans doute un pédagogue républicain, M. Gréard, sans cela sa prose ne s'étalerait pas dans un lieu officiel ; mais, c'est égal, on nous permettra de faire remarquer qu'un pédagogue du temps des Pharaons n'aurait pas parlé (j'allais dire raisonné) autrement que lui.

C'est qu'en effet le monde d'alors était régi par le même principe que le monde d'aujourd'hui : le principe autoritaire. Sésostris fut le premier de son pays comme Lombet est le premier du sien ; des citoyens souffraient et périssaient alors en obéissant à des ordres venus d'en haut, comme aujourd'hui souffrent des mineurs en proie à la terre, périssent des soldats, valets d'un tzar, d'un mikado ou d'une République.

Ça n'a donc pas changé dans le fond, et nous pouvons, vraisemblablement, accuser M. Gréard d'avoir copié ces trois affirmations — dont je ne veux relever que les deux premières, car, pour ce qui est de la troisième, elle est incontestable : une autorité sans règles ne se conçoit pas — sur quelque table hiéroglyphique du temps de Ramsès II.

Donc, M. Gréard a dit : *Il n'y a pas d'éducation sans respect*. Bien que je pense tout autrement que lui, je n'hésite pas à faire, moi aussi, une telle affirmation ; là où nous différons, c'est ici : Quel est celui des deux, de l'éducateur ou de l'élève, qui doit le respect à l'autre ?

Je pense, moi, que c'est l'éducateur. Il a,

en effet, en face de lui, une individualité dont il a pour devoir de conserver l'originalité propre, dont il lui faut, à tout prix, éviter de faire une copie de lui-même. Toute son action doit consister à développer, à élargir les facultés de compréhension, de volonté, de critique de l'enfant.

Chaque individu est lui-même ; vouloir s'imposer à lui, en faire une réédition de soi, voilà bien le désolant prosélytisme qui anime la grande majorité des éducateurs actuels, publics et autres, et qui s'il était l'acte réfléchi d'un homme conscient, devrait être qualifié de criminel et son auteur lui par tous comme dangereux.

Quant à l'enfant, je pense qu'il ne doit le respect au maître qu'autant que celui-ci est respectable. Monsieur Gréard — ainsi d'ailleurs que tous les bourgeois — veut le lui imposer : *Pas de respect sans autorité*. Comme on voit bien là ce désir qu'a l'homme actuel de poser à l'infailibilité dans son milieu !

La conclusion logique de cette affirmation est celle-ci : plus l'autorité à la main lourde, plus le respect qu'on lui porte est grand. Tous les tyrans, depuis le père de famille bourgeois jusqu'à l'homme qui commande à des millions d'hommes sont, sans nul doute convaincus, au moins un temps, que là est la vérité.

La raison dit pourtant que ce que l'autorité produit, ce n'est pas le respect, mais la crainte, respect factice, considération bâtarde, artificielle, et par suite nullement nécessaire, nuisible même à la vraie éducation, celle qui produit des hommes conscients, non des ignorants qui obéissent.

Elle dit aussi, cette raison, que le vrai respect s'impose de lui-même : que l'éducateur soit respectable, et l'enfant le respectera, comme tous — plus encore, peut-être, que qui que ce soit !

Mais combien pensent et agissent raisonnablement ?

La vérité est que les gouvernements, ayant, pour vivre, besoin de sujets dociles, ne peuvent donner la vraie éducation, l'éducation libre, sans courir au suicide. C'est pourquoi, dès l'enfance, ils habituent l'homme à subir l'autorité.

Faire le contraire à l'égard de nos mioches, c'est agir révolutionnairement, c'est mettre en pratique nos théories anarchistes.

Homo.

QUELLE GUITARE !

Le génial auteur des *Chants du Soldat* est rentré en France après avoir bien souffert à Saint-Sébastien. Les cinq ans d'exil dont la Haute-Cour honora le long Déroulède sont un des mauvais souvenirs de ce poète patriote, vraiment antiallemand, le seul citoyen sachant crier excellemment : *A Berlin ! A Berlin !* avec une merveilleuse précision de pensée.

Guillaume II redoute par dessus tout l'ami de Marcel Habert, l'officier français qui, en 1871, massacra si bien les révoltés de la Commune.

Depuis que Rouvier le vertueux et Doumer l'intègre ont permis au *Grand Maboul* de reprendre le cours de ses exploits nationalistes, la capitale déborde d'allégresse.

Déroulède est là, prêt à reprendre l'Alsace et la Lorraine à la tête d'une cohorte invincible. Strashourg si souvent repris en effigie par les héros de la Ligue des patriotes ne tardera pas à capituler devant celui qui a écrit : *« La route est large, le clairon sonne la charge, et les zouaves vont chantant ! »*

Metz, l'imprenable, ouvrira joyeusement ses portes à l'illustre palefrenier qui tenta d'imprimer au cheval du général Roget une direction contraire à la légalité du moment.

Sortir de la légalité pour rentrer dans le droit, cela est propice aux coups de force. Louis Napoléon le prouva de reste.

Le quadrupède de la culotte de peau Roget ne comprit point les généreux desseins de Paul Déroulède. Il préféra (pas Paul, mais la bête de guerre de l'homme aux étoiles) l'écurie aux hasards de l'aventure.

Sous le beau ciel de Saint-Sébastien, autour d'une table mise à souhait, Paul Déroulède versa souvent des larmes sur la patrie en savourant des vins séveux et

melleux. Sa sœur lui disait : « Ne pleure donc pas, beau benêt ; la France des gouvernants se porte bien. La patrie est heureuse, puisque les capitalistes multiplient les vots, signés éclatant de normales digestions. »

» Paul, pourquoi es-tu chagrin ? Tu as le pain assuré, la fortune est rondelette. Il y a tant d'habitants de notre pays, patriotes comme toi, qui crèvent de faim.

» Le Sénat l'a ménagé. Quand on n'a pas à travailler pour vivre, l'exil est doré. Des Français sont en prison ou au bagne, parce que coupables d'utopies. L'homme qui faillit déchaîner la guerre civile aspire ou respire ici un air pur, des jeunes filles à l'œil de feu, aux hanches harmonieuses, murmurent sur ton passage : « Quel poète ! Quel Français ! Quel Don Quichotte ! »

» Cesse de te lamenter, mon noble Paul, croque la vie avec délice, lis et relis *Le Gaulois*, *L'Intransigeant*, *La Presse*, *Le Petit Journal* et l'organe de M. Massard.

» Quand les hordes de la Teutonie, de la Germanie envahiront le sol sacré de la patrie où le plus grand nombre nourrit, habille, abrite très confortablement une poignée de coquins et de fainéants, tu voleras à la frontière. »

A toutes ces paroles, à toutes ces consolations, le grand Paul, n'écoulant que son rêve, tonitruait : « O ma sœur, tu es fidèle et tendre, mais tu es moins patriote que moi. Saint-Sébastien est un séjour enchanteur, les possédants s'y détendent les nerfs, y calment les ardeurs de leur cerveau.

Pendant que je me morfonds dans cette cité idéale, l'anti-patriotisme coule à pleins bords à Paris, à Marseille, à Limoges, à Saint-Etienne, à Montluçon. C'en est fait de la France si je ne fusille les internationalistes ! »

Que de fois Déroulède et sa sœur, l'un doucement morigéné par l'autre, agréablement étendus sur un fauteuil ou accoudés à la fenêtre, échangeaient de tels propos où apparaît l'âme de la patrie.

Le barde héroïque, le *trouvère* de la grandiloquente devise : « Qui vive ? France ! » est pour toujours (enfin !) au milieu de nous.

Cet alluciné, ce hannetonnant personnage sera-t-il aussi patriouillomane qu'autrefois ? Va-t-il continuer à nous enquiquiner avec son *quand même* ! sa folie revancharde ? Ce patriote en rut, victime d'instincts barbares, persistera-t-il à inciter les imbéciles, les ignorants aux mêlées effroyables de l'assassinat en masse, sous le prétexte de patrie ?

Nous sommes des milliers que la guitare *raclée* si durement par les bergers de peuples irrite fortement. La leur casser sur la tête est alléchant.

La patrie, connais pas, j'y suis malheureux, les prolétaires en sont les esclaves. Se sacrifier à elle, ce serait tomber dans le piège des mots.

Les riches, c'est à dire les voleurs honnêtes, doivent être patriotes. Les pauvres, j'entends les volés, devraient être internationalistes.

Les salariés n'ont rien. S'ils se faisaient éventrer pour ceux qui ont tout, ils mériteraient le fouet.

Les patries sont nombreuses. Toutes sont respectables. Chacun des citoyens qui constitue une patrie ou une autre ne songe pas à envahir celle-ci ou celle-là. C'est parce qu'ils obéissent qu'ils font le contraire.

Et ils marchent pour la patrie contre eux-mêmes, leur cerveau étant fruste.

La guerre est un moyen d'exploitation, la patrie est une réalité pour les bourgeois seulement.

Ne nous payons pas de mots, n'écoulons pas la guitare de Déroulède et autres bas anthropoïdes, brisons cette guitare et prétons l'oreille au bruit de la vie universelle.

Antoine ANTIGNAC.

Mystifications Populaires

III

Lorsque les dirigeants visent l'argent ou le sang du peuple, ils s'expriment en termes clairs et catégoriques, sans ambages ni circonlocutions.

Le percepteur, le garnisaire et le gendarme sont là, du reste, pour dissiper toute fausse interprétation.

S'agit-il, au contraire, des droits du peuple ? Les détenteurs du pouvoir ont recours au langage énigmatique des sybilles, n'employant que des mots à double entente, pleins d'équivoques, de réticences, de sous-entendus.

Ces Janus vantent sans cesse leur honnêteté et leur franchise comme si personne ne devait en douter, mais ils ne parlent jamais à la nation dans sa propre langue, qui est celle de la simplicité, de la clarté, de la sincérité et de la bonne foi.

Il est grand temps que cet éternel quiproquo ait un terme ; que la duplicité et la fourberie ne soient plus les arbitres de nos destinées.

A moins d'être taxé de folie, on ne saurait méconnaître que chaque être humain est investi par la nature du droit, qui est égal pour tous, de concourir à la confection des conventions sociales.

Ce droit imprescriptible et primordial ne saurait être ni restreint, ni aboli, ni aliéné, ni délégué.

L'abdication, même en la supposant, par impossible, acceptable, devrait, dans tous les cas, être renouvelée à l'occasion de chaque convention nouvelle.

Que les gouvernants, que les riches montrent donc aux pauvres l'acte de renonciation formelle qu'ils auraient pu consentir !

Comment ! quand il s'agit de la vente ou de l'achat du moindre lopin de terre, du compromis le plus insignifiant, on est astreint à subir le notaire, le timbre, l'enregistrement, toute une série de formalités longues et coûteuses !

Et lorsqu'il est question de ce qu'il y a de plus sacré parmi les humains, de leur existence, de leur libre arbitre, de leur bonheur ou de celui des êtres qui leur sont chers, il suffira qu'ils désignent tous les 3, 4 ou 5 ans, plus ou moins, selon le caprice de leurs maîtres, de prétendus délégués qu'ils ne connaissent pas, qu'ils ne peuvent pas connaître individuellement pour la plupart, et cela sans conditions, sans garanties préalables, non pas même un fait unique et déterminé d'avance, mais pour tous les actes de la vie sociale !

Allons donc ! Ce serait de la démence ! Cependant, c'est ce qui a lieu à la honte de notre espèce.

Le suffrage universel que les faiseurs feignent de confondre avec la souveraineté populaire, n'en est que la contrefaçon, la caricature ; ou, pour mieux dire, il ne constitue que l'un des attributs les plus secondaires de la souveraineté.

Envisagé comme institution isolée, le suffrage universel a si peu de rapport avec le gouvernement direct du peuple, qu'il en est la négation la plus effrontée, la violation la plus flagrante.

La souveraineté qui se délègue, n'est plus la souveraineté.

Quel recours les opprimés peuvent-ils exercer contre leurs mandataires, dont l'intérêt s'est séparé du leur, et qui deviennent fatalement leurs ennemis, c'est-à-dire leurs maîtres.

Si le suffrage universel devait être un acheminement vers la révolution sociale, ceux qui en ont fait leur chose, qui le ma-

nipulent à leur guise, l'aboliraient dans les vingt-quatre heures.

C'est précisément parce qu'ils ont la certitude qu'il a pour but de l'ajourner indéfiniment, qu'ils le préconisent sur tous les tons et le préchent par-dessus les toits, comptant naturellement sur l'appui des ambitieux et des inconscients.

Déjà la plupart des monarchies de l'Europe s'apprêtent à l'introduire dans leurs Etats comme la parade la plus propre à retarder leur chute et à prolonger le règne de l'exploitation capitaliste.

Bismarck l'avait bien compris, lui qui, en 1871, n'a consenti à traiter qu'avec une assemblée issue du suffrage universel.

Aujourd'hui, cette balançoire, comme le disait si bien l'ex-président Cartier, constitue la clef de voûte, la pierre angulaire de l'édifice contre-révolutionnaire.

Ne soyons donc plus les complices bénévoles de notre propre asservissement.

Ne donnons pas à nos ennemis les plus implacables, à l'imposture d'une fausse légalité, l'apparence même de notre acquiescement ; car, ne l'oublions pas, c'est tout ce qu'ils désirent, que le peuple ait l'air de sanctionner l'arbitraire en en prenant sa part, fût-ce en luttant contre eux ; ce qui est le comble du machiavélisme.

ATÔME.

ÉTUDE SUR L'ANARCHIE

LES PARESSEUX

L'anarchie est le plus beau rêve de l'humanité, a dit Victor Hugo ; cela est reconnu vrai par tous ceux qui ont étudié ou discuté la philosophie anarchiste, mais il y a toujours des objections formulées, entr'autres celle-ci : « Il y aura toujours des paresseux ; or, s'il n'existe plus aucune contrainte, ceux-là deviendront de plus en plus nombreux, et que fera-t-on de ces gens-là ? »

Puéril argument. Réponse simple.

Dans le sens exact du mot, le paresseux n'existe pas. Dans la société actuelle — et il en sera ainsi dans toute société autoritaire — il ne peut y avoir que des individus accomplissant, les uns des travaux utiles pour la collectivité, d'autres un travail inutile, nuisible dans bien des cas.

L'inertie serait la mort. Or, de par le fait qu'on vit l'on travaille. Pierre Leroux, dans sa théorie du *Circulus*, a démontré scientifiquement la véracité de cette thèse.

Il est aisé de se convaincre que nul ne peut rester oisif.

Quel est le psychologue qui osera prétendre qu'en naissant l'enfant obéit aux lois humaines ?

Pourtant, à moins d'être paralytique, tous ses organes fonctionnent. Qui a dicté à ses organes de fonctionner ? Qui lui a inculqué le besoin de manger ? Personne, répondent les anarchistes, arguments scientifiques à l'appui.

De par le seul fait de leur vitalité, tous ses organes fonctionnent.

A mesure qu'il prend de la force, par simple intuition, il recherche, dans des amusements, une dépense de cette force. Ne le voit-on pas se livrer à des travaux pénibles et souvent répugnants ? Cherchant à imiter tantôt le maçon, tantôt le menuisier, suivant le travailleur manuel qui l'approchera le plus fréquemment, frappant ainsi son imagination.

Resté enfant, toujours il aura montré de l'activité au travail. Il serait resté ainsi si, à certain moment, le besoin des parents, l'exigence de la société ne l'avait jeté en quelque industrie où ses goûts, ses aptitudes physiques ne l'ont jamais porté. Là, la

brutalité de ses exploiters, la modicité de son salaire, font souvent de lui un dégoûté, un dévoyé, se refusant désormais à un travail conventionnellement appelé régulier. Cela ne pourrait exister dans la société que nous rêvons.

Les hommes, libres de s'occuper des travaux de leur choix, s'associant au besoin à des camarades pour l'exécution de ces travaux, nous sommes convaincus que la production y gagnerait, tant en quantité qu'en qualité ; et si nous rencontrions des individus se refusant à tout travail, leur aberration mentale nous donnerait à croire que mieux vaudrait les laisser à leur maladie que de déléguer d'autres individus qui, préposés à leur surveillance pour les faire travailler, constitueraient un noyau d'inutiles de plus à la charge de la société.

A. BEAURE.

“ Victoire Socialiste ”

Sous ce titre, nous avons puisé dans un journal socialiste ce qui suit :

« Des élections municipales ont eu lieu le dimanche 29 octobre, à Toulon, à la suite de neuf démissions et d'un décès. »

» Sur 21.590 inscrits, il y a eu 9.345 votants. La liste présentée par le maire, le citoyen Escartefigue, du parti socialiste unifié, a été élue par 3.660 voix contre 3.140 à la liste socialiste indépendante et 400 à la liste modérée. »

Il résulte de l'examen de ces chiffres que l'ex-anarchiste Escartefigue qui, sous le pseudonyme de Jouvarin, collaborait au *Libertaire* pourra, grâce à 3.660 gogos, aidé de quelques marionnettes, imposer sa volonté à 15.783 mécontents.

Majorité ! Bufflage universel.

A. B.

CHRONIQUE LOCALE

FÊTE AMICALE

Nous annonçons à nos lecteurs et camarades que nous organisons, pour fin décembre, une soirée au profit de notre journal *L'Ordre*.

Cette soirée comprendra une conférence, un concert et une séance de prestidigitation.

Nous donnerons prochainement le programme de cette soirée qui, nous l'espérons, sera bien accueillie par tous nos amis et sympathiques.

LA RÉDACTION.

Taïaut !

Taïaut ! taïaut ! taïaut ! hurlaient à l'envie les ténors de la presse innommable, jetant à pleins journaux, aux échos d'alentour, la diffamation ; et les pensionnaires du chenil à Thémis, excités, donnaient de la gueule.

Taïaut ! taïaut ! taïaut ! barytonnaient en chœur bourgeois ignares et prêtres papalards que les bûchers de Torquemada empêchent de dormir ; et la mente déchainée montrait les crocs.

Taïaut ! taïaut ! taïaut ! ordonnait, brutale, d'une basse sépulcrale, l'Autorité, personifiée par le Séjan du patronat limousin, Delanney ; et les chiens, baines frémissantes, allaient mordre à pleine chair.

Mais la curée n'aura pas lieu. Textier est sauvé du bagne. Abomination de la désolation ! vont s'écrier les feuilles bien pensantes du *Reveil* à la *Croix*. Et le calomniateur

N° 2 Feuilleton de l'Ordre

L'ANARCHIE

Sa philosophie. — Son idéal

Par P. KROPOTCKINE

Prenez n'importe quel ouvrage d'astronomie de la fin du siècle passé ou du commencement du nôtre. Vous n'y trouverez plus, cela va sans dire, notre petite planète placée au centre de l'univers. Mais vous rencontrerez à chaque pas l'idée d'un astre central immense — le soleil — qui, par son attraction puissante, gouverne notre monde planétaire. De cet astre central rayonne une force qui guide la marche de ses satellites et maintient l'harmonie du système. Issues d'une agglomération centrale, les planètes n'en sont pour ainsi dire que des bourgeons. A cette agglomération elles doivent leur naissance ; à l'astre radiant qui la représente encore elles doivent tout : le rythme de leurs mouvements, leurs orbites savamment espacées, la vie qui les anime et orne leur surface. Et lorsque des perturbations quelconques viennent troubler leur marche et les font dévier de leurs orbites, l'astre central rétablit l'ordre dans le système, il en assure, il en perpétue l'existence.

Cette conception s'en va aussi comme s'en est allé l'autre. Après avoir porté toute

son attention sur le soleil et les grandes planètes, l'astronome se met à l'étude des infiniment petits qui peuplent l'univers. Et il découvre que les espaces interplanétaires et interstellaires sont peuplés et sillonnés dans toutes les directions imaginables de petits essaims de matière, invisibles, infimes quand on les prend séparément, mais tout-puissants par leur nombre. Parmi ces masses, les unes, comme ce bolide qui, l'autre jour, sema la terreur en Espagne, sont encore assez grandes ; d'autres, pesant à peine quelques grammes ou centigrammes, tandis qu'au tour d'elles voguent encore des poussières, presque microscopiques, remplissant les espaces.

Et c'est à ces poussières, à ces infiniment petits qui sillonnent l'étendue dans tous les sens avec des vitesses vertigineuses, qui s'entre-choquent, s'agglomèrent et se désintègrent partout et toujours, c'est à eux, dis-je, que l'astronome demande aujourd'hui d'expliquer, et l'origine de notre système, soleil, planètes et satellites, et les mouvements qui animent ses différentes parties, et l'harmonie de leur ensemble. Encore un pas, et bientôt l'attraction universelle elle-même ne sera plus qu'une résultante de tous les mouvements désordonnés et incohérents de ces infiniment petits, des oscillations d'atomes qui se produisent dans toutes les directions possibles.

Ainsi, le centre, l'origine de la force, transporté une fois de la terre au soleil, se

trouve éparpillé maintenant, disséminé ; il est partout et nulle part. Avec l'astronome, on s'aperçoit que les systèmes solaires ne sont que l'œuvre des infiniment petits ; que la force qu'on croyait gouverner le système n'est elle-même, peut-être, que la résultante des chocs de ces infiniment petits ; que l'harmonie des systèmes stellaires n'est harmonie que parce qu'elle est une adaptation, une résultante de tous ces mouvements innombrables, s'additionnant, se complétant, s'équilibrant les uns les autres.

Tout l'aspect de l'univers change avec cette nouvelle conception. L'idée de force régissant le monde, de loi préétablie, d'harmonie préconçue, disparaît pour faire place à cette harmonie que Fourier avait entrevue un jour et qui n'est que la résultante des essais innombrables de matière marchant chacun devant soi et se tenant mutuellement en équilibre.

Si ce n'était, d'ailleurs, que l'astronomie qui subit ce changement ! mais non ; la même modification se produit dans la philosophie, dans toutes les sciences sans exception, celles qui traitent la nature comme celles qui traitent les rapports humains.

Dans les sciences physiques, les entités chaleur, magnétisme, électricité, disparaissent. Quand un physicien parle aujourd'hui d'un corps chauffé ou électrisé, il ne voit plus une masse inanimée à laquelle vien-

drait s'ajouter une force inconnue. Il s'efforce de reconnaître dans ce corps et dans l'espace qui l'entoure la marche, les vibrations des atomes infiniment petits qui se dirigent dans tous les sens, vibrent, se meuvent, vivent, et, par leurs vibrations, leurs chocs, leur vie, produisent des phénomènes de chaleur, de lumière, de magnétisme ou d'électricité.

Dans les sciences qui traitent de la vie organique, la notion de l'espèce et de ces variations s'efface et la notion de l'individu s'y substitue. Le botaniste et le zoologiste étudient l'individu — sa vie, son adaptation au milieu des changements qui se produisent en lui sous l'action de la sécheresse ou de l'humidité, de la chaleur ou du froid, de l'abondance ou de la pauvreté de la nourriture, de sa plus ou moins grande sensibilité aux actions du milieu extérieur, naîtront les espèces, et les variations de l'espèce ne sont plus pour le biologiste que des résultantes des sommes de variations qui se sont produites dans chaque individu séparément. L'espèce sera ce que seront les individus subissant chacun les influences sans nombre des milieux dans lesquels ils vivent et auxquels ils répondent chacun à leur façon.

(A suivre).

Lisez et faites circuler L'ORDRE. Abonnez-vous et faites abonner vos amis.

en chef de l'organe des douairières frondeuses, ne pourra, avec la jouissance d'un cannibale dépeçant un crâne, offrir à ses lectrices, durant quelques jours, en guise de hors-d'œuvre, le moindre petit morceau d'ouvrier syndiqué.

Du coup Forcrand est à cran, au plus fort cran. Il enrage. La victime choisie lui échappe; et, en même temps, craint-il, son avancement. Par pure compassion, nous tenons à rassurer ce sous-séide de la gent exploiteuse. Qu'il aille en paix! En haut lieu il lui sera tenu compte de son zèle malheureux: « Tout est perdu, hors l'abjection! »

LORIZELLI.

Palinodies et Arrivisme

Mon père me conta que Jules Simon, à Limoges, fût porté en triomphe par une population en délire, et, plus tard, « tourna sa veste. » Il me dit que c'était là un exemple entre mille, que de son temps les cas de ce genre étaient fréquents.

De nos jours est-ce différent? Ne pourrait-on établir un bilan très raccourci, mais suggestif, à l'usage de Populo l'éternel mystifié? M'est avis que si. Voici quelques notes brèves, jetées au hasard, sans ordre chronologique, qui pourraient servir *ad hoc*.

Millerand, ex-directeur du seul quotidien socialiste de cette époque, apôtre de la lutte des classes, tourne sa veste, devient ministre, fonde une nouvelle école socialiste dont il est le chef, préconisant quoi? la collaboration des classes! Redevenira ministre.

Briand, précurseur de la grève générale s'est rangé dans cette école. Est devenu très ministrable. Pour le moment se contente des banquets que lui offrent, à Saint-Etienne et ailleurs, les gens d'ordre (on sait ce que cela veut dire) qui fêtent en lui le digne rapporteur de la grande réforme... à faire.

Zévaès, jeune homme plein de talent, d'ambition et d'avenir, le plus jeune des députés, ex-lieutenant de Guesde lors de la scission de celui-ci avec Jaurès, au moment où les petits socialistes ne savaient pas encore sous quelle bannière se ranger, fût le second chef de l'ex-parti des intransigeants. Conclusion naturelle: a tourné sa veste. Sincérité de conviction chez lui comme chez les autres? Voir petits et gros bénéfices.

A preuve, Gérauld-Richard, ex-directeur du *Le Chambard*, journal populaire, violent. A Limoges, au moment de la grève des corsetières, traitait fort judicieusement les exploiters de souteneurs. Est devenu lui-même gros richard, grand exploitateur, c'est-à-dire souteneur. Telle est, à grands traits, sa biographie.

Augagneur, maire et député de Lyon, socialiste de marque, vient d'être reconnu par le gouvernement de Rouvier tout juste bon à remplacer un général, notre vaillant Gallieni, dont la bravoure va jusqu'à brûler la cervelle à des indigènes inoffensifs, sans arme et tranquillement assis sous une tente où il s'est introduit subrepticement. Camarades, le prolétariat est en marche! Augagneur est vice-roi de Madagascar! Voilà où conduit le dévouement à la cause prolétarienne, et, surtout, le dévouement du prolétariat à la clique politique.

Mirman, le vitupérez ex-député soldat, pour démontrer sa philanthropie, vient de se laisser nommer directeur de l'assistance publique à 20.000 francs par an. « Charité bien ordonnée commence toujours par soi-même. »

Nous avons vu Méline, petit homme à face de larbin, promoteur et grand chef de l'Ordre du poireau, ex-communard repenti, tenir les rennes du gouvernement. Le géant Monteil, ex-communard comme l'illustre précédent, devint préfet de plusieurs départements, en dernier de celui de la Haute-Vienne, puis actuellement directeur d'un asile d'aliénés avec émoluments supérieurs.

Georges Perrin, l'homme aux idées avancées, qui fût quinze ans durant le dieu des électeurs limousins, se retira du monde politique fort bien renté, non éreinté, en se désistant en faveur de Leplay, candidat ultra réactionnaire. On n'entendit plus parler de lui que dans les « Chronique d'hier et d'aujourd'hui ». Il se désintéressa à jamais du bonheur du peuple qui n'en put mais, n'ayant rien plus à retirer de celui-ci pour le sien propre.

Treich (Edouard), d'illustre mémoire, champion des revendications ouvrières de notre cité, aussi énergique de pensées que débile de corps, tour à tour et à la fois gourgottier, conférencier, journaliste et autre chose..., conseiller municipal, secrétaire de la bourse du travail, candidat malheureux à la députation, devint, aidé du pitre Tourgnol, receveur burlesque.

Marcelin Rougerie suivit une voie parallèle à son prédécesseur et essaya de l'égalier en importance. Après quelques temps de militantisme décroché, lui aussi, sa petite sinécure.

Louis Patry, avocat sans cause, a su par la politique en découvrir, y compris celle de la ville. Conseiller municipal de la minorité, il se trouve quand même le défenseur des intérêts de la commune. « Issu de la bourgeoisie, il sentait son cœur battre à l'unisson de celui du peuple, il partagea ses idées et ses aspirations. » Tout cela sur un ton ému.

Il paraît que le peuple a été trop loin au gré de Patry et de ses amis Raymond, Primmer, Borde, etc., aussi le lâchent-ils.

Borde d'autres raisons. Clerc de notaire, conseiller municipal, premier adjoint au maire, membre de toutes les sociétés de secours mutuels, de prévoyance, de retraites,

de défense professionnelle (!) etc., etc. Président ou vice-président de la plupart, homme décoratif, décoré de la Légion d'honneur, enfin, aspire au repos, à digérer en paix dans une brillante situation, conquise à la force du poignet, c'est-à-dire à force d'intrigues politiques.

Cependant Labussière persiste. Sur le point de tourner sa veste, mais habile et rassuré par Jaurès, il fait comme le nègre, escomptant plus de profits en continuant dans la voie où il s'est engagé. Plus on veut gros plus de persévérance il faut.

Tabaton-le-nul, ancien conseiller municipal ouvrier, a découvert pour son propre compte un moyen de prophylaxie contre la tuberculose. Désormais, rien à craindre pour lui des bacilles du fléau adhérents au pinceau de l'usur de grains. Limoges ou vrier a pu apprendre qu'il venait d'être promu inspecteur aux halles.

Certain fonctionnaire, récemment décédé, ex-conseiller municipal, qui fût un militant actif à son heure, cessa de militer dès qu'il fût casé, et devint, à la fin de sa carrière, l'homme satisfait et bien pensant par excellence.

Mais à quoi bon s'occuper des morts. Les vivants sont assez nombreux.

Tillet, ancien conseiller municipal, secrétaire de pas mal d'associations ce qui lui fait donner sa procuration à bien des rédacteurs, peut bien entrer dans cette liste. De mouleux en porcelaine où l'on est souvent chômeur, est devenu, grâce à la politique toujours, employé de la ville avec le lendemain assuré. Avec son instruction, c'est tout ce qu'il pouvait désirer. Il l'a.

L'intellectuel Barthélémy, notre petit Anatole France, professeur de tout sauf de latin, ironiste, ragueur, *article de réclame*, a longtemps et un peu partout cherché sa voie, notamment dans l'U. P. où malgré tous ses talents il fut obligé de se démettre, a fait risette aux anarchistes pour mieux les débiter ensuite, critiquait agréablement les futurs unifiés. — *Coco-Beau-Sourire* — ses amis de l'heure présente; cinglé par l'abbé Desgranges, sommé de se taire par les... et obéissant, a reçu son petit gâteau. Mais pour un homme de cette envergure il faut autre chose. A quand le champagne?

Qui a connu l'ex-Chabrouillaud, le jeune, celui du *Bappel*, comparé au Chabrouillaud actuel, le vieux, celui du *Réveil*? Tous les mêmes. Qu'importe! Nous en verrons bien d'autres. 1906 approche. L'armée des politiques va se mettre en branle. Il y aura grand tintamarre. Le bonheur du peuple sera de nouveau à l'ordre du jour pendant quelques semaines. Une fois de plus — qui ne sera pas la dernière — Populo « ira de tout son long » votera d'enthousiasme, avec l'espoir que pour de bon la société va se trouver renouée, grâce au bulletin de vote...

Ensuite: diminution de l'effervescence, calme, calme plat, déceptions. Ce n'était pas le bon. A recommencer.

Ainsi va le monde. Plus ça change, plus c'est la même chose.

RURAL.

Silence aux Soldats

Au sujet de mon article intitulé « Discussions », j'ai reçu une lettre illisiblement signée, où il m'est dit qu'en vertu d'une décision prise en divers congrès socialistes, malgré la volonté de ceux visés ils ne pouvaient me répondre. Ces décisions leur défendant de discuter avec des anarchistes.

« La discipline faisant la force des armées, il importe que tout supérieur obtienne de ses subordonnés, une obéissance et une déférence de tous les instants. »

(Service intérieur des troupes.)

Et allez donc valets! Et dire que ceci parle de liberté, pour qui donc? Pour les autres! C'est ce que je comprendrais, malgré que vous tentiez le contraire, mais si vous étiez sincères?... Une douche, si il vous plaît.

A. BEAURE.

Université Populaire

SECTION DE L'ANCIENNE ROUTE D'AIRE

Le 29 octobre, M. Poux, professeur à l'école normale, traitait au local de la section, le sujet suivant: « L'idée républicaine de 1789 jusqu'à nos jours. »

Le cadre restreint de *L'Ordre* nous est un obstacle pour donner un compte-rendu *in-extenso* de cette belle conférence.

Nous devons nous résoudre à dire, qu'au point de vue historique, la question traitée aussi impartialement que savamment, avec les critiques formulées par quelques auditeurs, fut des plus instructives.

A l'issue de la conférence, lecture fut donnée par le rapporteur, du compte rendu moral de la section. Nous croyons être utile à nos lecteurs en l'insérant. Les U. P. sont à notre avis des groupements indispensables pour l'éducation du peuple; et ce sera toujours pour nous un plaisir d'insérer les communications de ce genre qui nous seront adressées.

Compte-rendu moral de l'U. P. de l'ancienne route d'Aire

L'heure est décisive. Devons nous rester ou disparaître? Telle est la question qui se pose en présence de notre situation. Apparaissant, si vous le permettez, nous allons ensemble rechercher les causes de notre affaiblissement. Ensuite nous pourrions aviser aux mesures à prendre.

Lorsque l'U. P. fut fondé, elle répondait à un véritable besoin, et je me souviens du bel élan des premiers jours, qui, hélas! dura peu. Pourquoi? Je pense que la réponse à cette question se dégagera de ce rapport.

Donc, au moment de la création de l'U. P., cette institution paraissait nécessaire; et l'on se demandait quelle aberration avait pu nous empêcher d'y songer plus tôt. Est-ce qu'aujourd'hui les raisons qui la rendait utile n'existent plus? Est-ce que nous avons suffisamment de connaissances dans les domaines scientifique ou économique, pour que nous abandonnions d'un cœur léger ce que nous avons préconisé si ardemment?

Je ne crois pas que nous possédions beaucoup de science; et je ne crois pas non plus que nous ayons la connaissance parfaite de nos droits et de ce qui est nécessaire pour les conquérir. Je pense même qu'il s'en faut de beaucoup.

Non, notre indifférence ne provient pas de là, ou ce serait de notre part extrême suffisance.

Alors, serait-ce la peur de l'effort? Peut-être!

Cependant tout a été fait pour rendre attrayantes les réunions, que de conférenciers émérites, en tous les genres: arts, sciences, lettres, sociologie, etc., sont venus à nous, pleins de bonne volonté, sans autre espoir que de goûter la forte joie d'apprendre un peu aux autres, ce que ces autres leur ont permis d'apprendre d'une façon plus complète. Ils sont venus à nous, dis-je, de leur plein gré — ce n'est pas leur moindre mérite — et je puis affirmer que tous sont devenus des amis. Permettez-moi en passant, au nom de la section, de les remercier avec la plus grande sincérité, et de leur dire notre inexprimable reconnaissance pour le dévouement sans bornes, dont maintes fois ils nous donnèrent la preuve.

Cette digression faite, je reviens à nos moutons.

Peut-être est-ce la crise économique que nous subissons, qui nous fait désertier l'U. P., rester à la maison? Il n'en est rien. En effet, les auberges ne désemplissent pas. L'alcool, cet abêtisseur, ce puissant auxiliaire de la réaction, qui voudrait pour son plus grand profit, perpétuer l'ignorance, étreint pas mal d'entre nous de ses griffes acérées. L'art de la beuverie devient de plus en plus florissant. Les estaminets regorgent de prolétaires, et leurs rideaux rouges, tendus le soir, par pudeur disait-on, cachent aux regards du passant ou de la femme inquiète qui attend son mari, de crapuleuses orgies. Cependant le gourgottier fait fortune et méprise ses clients.

Pensez vous camarades qu'en ces antres se trouve le stimulant qui nous poussera à la conquête d'une vie meilleure?

Je ne veux point ici faire l'éloge des statistiques qui sont faites souvent sur commande. Mais s'il était possible d'établir le compte de ce qui se dépense en stupéfiants — et j'entends bien autant dans les assommoirs luxueux, tels les grands cafés que dans ceux à rideaux rouges — vous seriez effrayés tout d'abord, des sommes énormes dépensées en pure perte, et des résultats possibles qu'il eût été aisé d'obtenir par l'emploi judicieux de l'argent employé à s'intoxiquer.

Et la cotisation mensuelle à la section n'est que de 0 fr. 25!

Ah! voilà, j'y suis. Nous faisons de la politique, et pas de la bonne sans doute? Au surplus je serais bien embarrassé pour vous dire laquelle. Tour à tour nous fûmes traités de socialistes, horreur! d'anarchistes, quel crime! puis, mais je le dis bien bas, entre nous... chut... de « section des barricades », suprême outrage! Après cela, tirons l'échelle. Quel titre nous sera décerné demain? Nous l'ignorons. Mais, nous pouvons l'avouer, cela nous importe peu. Des socialistes, des anarchistes et des constructeurs de barricades, dit-on, fréquentent le groupe. A la vérité, la section n'est pas une chapelle orthodoxe. Nous n'exigeons pas de ceux qui y viennent qu'ils montrent patte blanche, qu'ils fassent avant d'entrer une profession de foi conforme à certains rites. La porte est grande ouverte à tous, sans distinction: théistes ou athées, royalistes, socialistes ou anarchistes, constructeurs ou démolisseurs de barricades; rudes ouvriers ou intellectuels raffinés, y sont admis sur le même pied, avec droits égaux à la parole.

M. l'abbé Desgranges et ses amis y vinrent plusieurs fois; et ce seul exemple suffirait à démontrer que notre section est une tribune libre, ce que nous avons toujours voulu qu'elle soit.

Hé! je sais bien que certains pensaient pouvoir se servir de nous comme de marchepied pour atteindre au pinacle. Espoir déçu! La section ne voulant être un foyer électoral, des défections se produisirent. Les arrivistes s'en furent trouver ailleurs leur chemin de Damas.

Incidemment nous tenons aussi à proclamer très haut notre profond mépris des décorations et des décorables. Que les amateurs de vains quolibets sachent bien qu'en notre sein, ils ne trouveront pas l'élément apte à seconder leurs grotesques et puérides ambitions.

L'U. P. a voulu rester, et restera, nous l'espérons, un milieu essentiellement éducatif, où toutes les opinions seront admises à s'affirmer en pleine liberté, sans contrôle ou ingérence d'aucun parti, dans la pleine lumière de la discussion.

N'est-ce pas votre avis camarades?

Mais alors, serait-ce cette liberté de tribune que nous possédons, nous pouvons la revendiquer fièrement, qui est notre point faible? Faudra-t-il donc toujours qu'une discipline régimentaire nous régisse, fasse de nous des automates? Non. Il ne le faut pas. Parce que le Beau, le Vrai et l'Avenir sont dans la Liberté!

Camarades, je ne veux pas abuser plus longtemps de votre bienveillante attention. Si vous êtes convaincus qu'il est utile que l'U. P. subsiste, faites autour de vous une active propagande pour que cesse cette coupable indifférence. Combattez la peur de l'effort. Que par suite nous reviennent nombreux les camarades égarés, et non pas par engouement, mais par conviction. Conviction que la votre profonde, j'en suis certain, en l'excellence de notre œuvre, leur fera partager.

Il ne faut pas que seuls, les privilégiés de ce monde d'injustice, puissent penser et agir. Faisons en sorte que nos efforts ne restent point stériles.

Relevons-nous. Tout droit, c'est notre position normale. Soyons hommes enfin, et surtout hommes libres!

Vive l'U. P.!

LE RAPPORTEUR.

Monsieur Poux, dans une superbe allocution, s'est associé à ce rapport. Il a insisté auprès des camarades présents pour leur montrer l'utilité des U. P., qu'il serait, à son avis, vraiment dommage de voir disparaître: le peuple restant ignorant étant incapable d'aucun effort libérateur.

Rire est le propre de l'homme.

(Dédicé au chevalier Prince-Monsieur de la Plume.)

Après l'Unité

Un socio blanc suivait un socio rouge. Un socio rouge suivait un socio blanc.

MORALE

Les socialistes se suivent mais ne se ressemblent pas.

Pierre QUIROUL.

Quels sont les menteurs?

Il paraît que ma note Rippe... golade, dans l'Ordre du 12 novembre, « constitue un mensonge », il n'y avait pas un chômeur typographe pour achever le *Socialiste du Centre*, du moins c'est ce journal qui le dit.

Je prétends, avec preuves à l'appui, que les socialistes, en mettant, sur leurs exemplaires du 5 novembre, au-dessus de la signature du gérant « exécuté par des ouvriers syndiqués », ont commis une erreur volontaire; puisque ce numéro sortait des ateliers de la *Goulette du Centre* qui occupe des non syndiqués (sarrazins).

Ce n'est pas par un... deuxième erreur volontaire, tendant à faire croire à un manque de typos syndiqués et inoccupés que les unifiés se tireront d'affaire; pas plus, du moins, qu'en racontant qu'ils ont été dans d'autres imprimeries que celle des Royalistes, puisque nous savons que la visite des gens du *Socialiste* s'est bornée au *Courrier*, puis à la *Gazette*; il me semble qu'il y a, à Limoges, plus de deux imprimeries. Est-ce que, par hasard, je me tromperais?

Les r... ascendants des unifiés sont détruits par la statistique établie par l'Office du travail, publiée dans le *Populaire du Centre* du 18 novembre, qui porte 23 pour 100 de chômeurs typographes. Cela démontre bien clairement la sottise qu'à commis le *Populaire* en prenant des lynotypes qui suppriment, chacune en moyenne, quatre ouvriers. Après cela allez soutenir, Messieurs du *Socialiste du Centre*, que la typographie manque de bras, ce sont vos frères en unité qui vous contrediront.

L'administration du *Populaire*, que j'ai accusé d'avoir pris des lynotypes, ayant jugé prudent de faire la conspiration du silence, j'ajoute, pour préciser, que le négociateur de la manœuvre dont il est question, n'est autre que... l'encombrant Pilulard.

Je saurais bon gré à ce journaliste (!) à la solde de la municipalité, ou à tout autre, de prouver que par l'entrée des machines à composer, les exploiters du *Populaire* n'ont pas empêché des typos de trouver du tra-

vail. Est ce que ces socialistes populaires, amis de l'humanité, comprendraient moins bien la solidarité ouvrière que les Desgranges du *Patit aristocrate* ou le bourgeois...ois du *Rôle Social* dont les journaux sont composés à la main.

Je désire une réponse, et non du crû de celle-là : «... Nous ignorions que le *Socialiste* s'était adressé à la *Gazette* et l'aurions nous su qu'il est probable que nous ne l'aurions pas empêché... »

Pourquoi probable, ce doute est bizarre. Est ce là de la franchise ?

Je me ferais un plaisir d'apprendre à ces Messieurs ce qui se passe dans leur administration, puisqu'ils affectent de l'ignorer si profondément. S'ils ont besoin de typographes, j'en ai (malheureusement) une trop nombreuse collection à leur disposition.

Le bureau est ouvert toute la journée, 21, rue du Temple.

Qu'on se le dise !

I. RONT.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE

SAINT-JUNIEN

Coup d'œil rétrospectif

Si quelque chose peut nous être un précieux enseignement pour l'avenir, c'est bien l'histoire du passé. Le revivre par le souvenir; examiner sans parti-pris les causes de nos défaites comme celles de nos victoires passagères sera le travail auquel, dans la mesure de nos faibles capacités, nous nous livrerons. Puisse cette étude éclairer quelques camarades et nous tracer la voie bien nette où nous devons nous engager sans tâtonnements, sans crainte, pour la conquête du bien-être. Bien sûr, elle ne portera que sur le mouvement de notre ville, les renseignements trop vagues que nous avons du mouvement général ne nous permettant pas de conclure à quelque chose de précis; mais, sans crainte de nous risquer à des affirmations erronées, nous pouvons dire, que partout, à peu de choses près, les mêmes causes ont produit les mêmes effets, et Saint-Junien est passé, avec une rapidité surprenante, par toutes les phases de l'évolution ouvrière.

Le premier mouvement revendicatif sérieux date de 1901-1902 : nous voulons parler de la grève des mégisseries de la maison Dumas, Raymond et C^{ie}, qui dura 98 jours avec 300 grévistes.

Les causes : les patrons voyant les progrès que faisait l'organisation syndicale résolurent d'étouffer les germes d'indépendance qui se manifestaient en même temps que les ouvriers se rapprochaient dans le syndicat. Jésuitiquement, les maîtres faisaient signer individuellement à leurs ouvriers un engagement qui spécifiait qu'un ouvrier ne pourrait quitter le travail sans avoir à terminer au préalable le mois en cours. Voyant dans cet acte une atteinte au droit de grève, la grève fut déclarée. L'on jugera de notre degré d'éducation quand on saura que nous recevions au sein de notre comité : commissaire spécial, préfet, etc.... Aux réunions générales assistaient aussi quelquefois des bourgeois soi-disant sympathiques. La Fédération des cuirs et peaux nous avait délégué Cardet, aujourd'hui député de la Seine. Les réunions se suivaient monotones; l'aspirant à la députation nous suppliait d'être calmes et dignes. Les renégats travaillaient, les secours diminuaient, et l'exaltation des

premiers jours tombée, le découragement empoignait les moins énergiques.

Un incident changea la face des choses; Cardet était parti, les jeunes décidèrent, malgré l'avis du comité de la grève, qu'il y avait lieu d'agir. Ce qui fut fait.

Un soir, c'était le jour des cendres, jour chômé les années précédentes, une manifestation se forma qui s'en fût à l'usine dans l'intention de conspuer les traîtres, les manifestants furent reçus cordialement à l'aide des pompes qui les inondèrent d'eau chaude. Les grévistes répondirent par une bordée de pierres, et à dix heures du soir, il ne restait plus un seul carreau dans l'usine. Impuissants, les gendarmes assistaient en spectateurs à la scène. Le lendemain, à la sortie d'une réunion dans laquelle n'assistèrent pas les membres du bureau, les grévistes accomplirent ce que la veille ils avaient tenté.

Les portes du baignoire furent enfoncées, les chaînes brisées; une heure durant, le drapeau rouge flotta sur la passerelle, les renégats durent quitter l'usine et défilèrent entre une double haie de 2.000 manifestants qui leur crachèrent leur mépris et leur salive au visage. Le lendemain, enquête; quelques punitions furent distribuées au hasard, mais le moral était remonté pour quelque temps, et la grande presse, par la publicité qu'elle donna au mouvement, nous fit bénéficier d'une affluente de secours.

Cardet revint; il avait eu, par hasard, une entrevue avec M. Raymond. Il nous dit, avec son éloquence ordinaire, qu'il était inutile de lutter plus longtemps, de plus longues privations seraient stériles. Il savait lui, de bonne source, que les patrons ne céderaient jamais. Les grévistes, avec leur grossier bon sens, ne comprenaient pas la volte-face. On leur conseilla de reprendre le collier sans aucune satisfaction, en laissant à la rue 80 de leurs camarades que les patrons sacrifiaient.

Le préfet, M. E. Monteil, se chargea de leur dorer la pilule. Le farouche anticlérical prit l'engagement formel de fournir les fonds nécessaires à la formation d'une mégisserie coopérative de production pour occuper les victimes. Les patrons accordaient 0 fr. 25 par jour d'augmentation et l'on oublia les engagements qui liaient les bras. — Est-il utile de dire que jamais les victimes n'ont vu la couleur de l'argent du préfet, et que certains, depuis la grève, n'ont pu trouver à s'embaucher nulle part.

La grève se termina au bout de 98 jours de privations par une quasi-défaite.

La grève des gantiers

LES CAUSES

Une demande d'augmentation générale. La situation de l'ouvrier gantier est très précaire.

Dans cette corporation, on travaille aux pièces. Un gantier de moyenne habileté gagne, en dix heures de travail, environ 4 francs.

Si se trouve cependant parmi eux, un certain nombre de gens aisés, presque riches. Cette richesse est acquise, presque toujours, par l'exploitation effrénée des apprentis qu'ils forment; cette production d'apprentis fait subir des chômages d'une moyenne de trois mois par an. Pendant ces crises, ce sont ordinairement les plus riches qui ont le plus de travail. Qu'on juge, d'après ces détails, de l'énergie qu'il fallut dépenser pour forcer à la grève ces demi-parvenus.

Et la presque totalité des gantiers travaillant à domicile, quelques-uns à la campagne;

au lieu de quelques usines à surveiller, il fallut que les grévistes surveillassent une infinité de petits ateliers et ils durent étendre leur vigilance à toute la ville et à toute la campagne, pour empêcher le travail de quelques renégats.

La lutte a duré 2 mois 1/2. Chaque jour amenait : batailles rangées avec les gendarmes et les dragons, emprisonnements, condamnations, etc.

Cardet revint, mais à l'accueil glacial qui lui fut fait, il comprit qu'il n'avait rien à gagner à rester parmi les gantiers.

La grève se termina par une victoire partielle, mais avec la condition expresse que pas un camarade ne serait sacrifié.

(A suivre.)

SAINT-LÉONARD

De l'armée !

A l'exemple des grenouilles qui demandaient un roi, les habitants de Saint-Léonard demandent du fouet. Quand donc nous donnera-t-on un bataillon ? Telle est la question qu'anxieusement se posent exploités et exploités.

D'un capitaliste soucieux de son coffre-fort, d'un débitant d'alcool ou d'un futur tenancier de maison publique, cette question a sa raison d'être. Pour le premier, c'est une assurance contre l'attaque des exploités rendus à la raison. Le second trouvera peut-être la fortune en vendant au pauvre trouper l'alcool abrutisseur. Quant au troisième, l'exploitation des prostituées lui procurera l'argent nécessaire pour faire un honnête homme de la société actuelle.

Mais toi ! toi l'exploité, qu'as-tu à gagner pour crier si fort ton désir de voir déambuler par les rues cavaliers ou fantassins ? Rien. L'armée procurera à ton proprio l'occasion d'augmenter ton loyer; aux magasins de hausser le prix de vente de leurs articles et à l'administration communale d'ajouter quelques centimes additionnels pour payer à l'armée un local digne d'abriter sa gloire. Ne parle-t-on pas de l'ancien couvent ? 100.000 francs, c'est cher, mais qu'importe, c'est pour l'armée. Après en avoir chassé la peste religieuse on peut bien y mettre le choléra militaire.

C'est toi, producteur, qui paiera cela. Le jour où tu l'apercevras que tu es l'éternel tondu, qu'un mouvement de révolte naîtra en toi et que tu voudras secouer le joug qui t'opprime, c'est la belle armée française que l'on mettra entre toi et l'opresseur et c'est peut-être la baïonnette de ton fils qui se croisera sur ta poitrine.

N'as-tu pas encore présent à la mémoire la sombre tragédie qui se déroula le 17 avril à Limoges ? Là, l'armée, cette belle armée que tu rêves, assassina un de tes camarades, un exploité comme toi.

Faudra-t-il que la dure leçon des faits vienne t'ouvrir les yeux et qu'un jour les balles couchent un des tiens dans la poussière ? Si l'exploité montre une grande résignation, l'exploiteur, lui, devient de plus en plus vorace; et, lorsque acculé à la misère, il faudra que l'exploité opte pour la famine ou la révolte libératrice, à moins d'être le dernier des lâches; c'est par cette dernière qu'il se fera justice.

Mais non, si jusqu'alors un voile t'a couvert les yeux, tu sauras l'arracher et la réalité l'apparaissant, tu verras que l'armée n'est

nécessaire qu'aux dirigeants et qu'elle n'est qu'un instrument de domination de tes maîtres. Tu comprendras que le spectre de l'invasion, sans cesse agité, n'est fait que pour captiver ton attention et qu'en réalité l'armée n'existe que pour la défense du capital, de l'iniquité, de l'exploitation dont tu souffres.

Alors, avec moi, tu crieras à ces bouillants militaristes...

LA FERME !!!

CONVOCATIONS

Samedi 25 courant, à 8 h. 1/2 du soir, au local de l'Ordre, causerie par le camarade Mashatin.

Sujet traité : « Les bases scientifiques de l'anarchie. »

Entrée gratuite et sans formalités.

Saint-Junien

Tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, réunion de la Jeunesse syndicaliste. Causerie par un camarade.

Vente de brochures socialistes, syndicalistes et anarchistes.

L'Ordre, Les Temps Nouveaux et La Voix du Peuple y sont en dépôt.

PETITE CORRESPONDANCE

Taupin, à Pavilly. — Où tu procures-tu les enveloppes illustrées ?

Pailhon. — Reçu brochures. Merci. Patientie quelques jours pour celles que tu nous demandes.

R. Galhauban. — Ferons le service. Patientie quelques jours pour brochures, il nous en manquait quelques-unes. Reçu poésies. Merci. B. n'a jamais fait de service militaire.

Linder. — Trop tard pour insérer et renseignements imprécis. Voyez si vous pouvez faire mieux pour le prochain numéro.

Courrier européen. L'Unique, Jean Marestan. — Trop de matière nous fait remettre au prochain numéro l'insertion de vos communications et bibliographie.

Querzy. — N'ayant aucun lecteur où les faits se sont produits, jugeons inutile d'insérer.

A. B.

Souscription pour "L'Ordre"

Morvan, de Montreuil sous-Bois...	2 »
Lamblet, Paris.....	» 50
Beylie.....	» 50
O. I.....	» 25
Taupin, à Pavilly.....	» 50
Cronstad.....	» 25
Accompte d'un pari.....	1 »
Desjardin.....	1 »
On-le Dit.....	1 »
TOTAL.....	7 »

TOTAL..... 7 »

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

L'Education libertaire, N. Dieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul.....	» 10
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, couverture de Cross.....	» 10
Le Machinisme, par J. Grave, avec couverture de Luce.....	» 10
La Panacée-Révolution, par J. Grave, avec couverture de Mabel.....	» 10
A mon frère le paysan, par E. Reclus, couverture de L. Chevalier.....	» 05
La colonisation, par J. Grave, couverture de Couturier.....	» 15
Entre paysans, par Malatesta, couverture de Guillaume.....	» 10
Le militarisme, par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache.....	» 10
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. Albert, illustration de Agar.....	» 10
L'organisation de la vindicte appelée justice, par Kropotckine, couverture de J. Hénauld.....	» 10
L'Anarchie et l'Eglise, Reclus et Guyou, couverture de Daumont.....	» 10
La grève des électeurs, par Mirbeau, couverture de Rouille.....	» 10
Organisation, Initiative, Cohésion, par J. Grave, couverture de Signac.....	» 10
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière, par Nettleau, couverture de Delannoy.....	» 10
Anarchie-Communisme, Kropotckine, couverture de Loehard.....	» 10
L'Anarchie, par Malatesta.....	» 15
Aux anarchistes qui s'ignorent, par Ch. Albert, couverture de Couturier.....	» 05
Au Café, par Malatesta.....	» 20
Aux jeunes gens, par Kropotckine, couverture de Rouille.....	» 10
La morale anarchiste, par Kropotckine, couverture de Rysselberghe.....	» 10

L'Anarchie, par Girard.....	» 05
Déclarations, par Etiévant, couverture par Jehannel.....	» 10
L'immobilité du mariage, par Changhi.....	» 10
Légitimation des actes de révolte, par G. Etiévant.....	» 10
Manuel du Soldat.....	» 10
En période électorale, de Malatesta.....	» 10
Communisme expérimental, par Fortuné Henry.....	» 10
Libre examen, par Paraf-Javal.....	» 25
La Peste religieuse, par Most.....	» 05
L'absurdité de la politique, par Paraf-Javal.....	» 05
La liberté de l'enseignement.....	» 05
Si j'avais à parler aux électeurs, par J. Grave.....	» 10
L'élection du maire de la commune (farce électorale), par Léonard.....	» 10
Les crimes de Dieu, par Sébastien Faure.....	» 15
Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ***., par Diderot.....	» 10
Travailleur tu ne voteras point ! Soldat tu ne tireras point, par E. Girault.....	» 05
Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire.....	» 10
Justice, par le docteur Henri Fischer.....	» 15
L'évolution légale et l'anarchie, par Elisée Reclus.....	» 10
La grande grève des docks, par Kropotckine.....	» 10
La guerre, par Octave Mirbeau.....	» 25
Le parlementarisme et la classe ouvrière, par Georges Thonar.....	» 10
Un peu de théorie, par Malatesta.....	» 10
Pour la vie, par A. Myrial.....	» 50
Les deux méthodes du syndicalisme, par P. Delessalle.....	» 10
Fin de la Congrégation. — Commencement de la Révolution.....	» 20
La femme dans les U. P. et dans les syndicats.....	» 10

Les Temps nouveaux, par P. Kropotckine.....	» 25
La vache à lait, par G. Yvetot, préface de U. Gohier.....	» 20
Documents socialistes, par Dol.....	» 30
Le problème de la repopulation, par Sébastien Faure.....	» 15
Syndicalisme et Révolution, par le docteur Pierrot.....	» 10
Pages d'histoire socialiste.....	» 25
Le grand léau, par E. Girault.....	» 20
Le parlementarisme et la grève générale, par Fuedberg.....	» 10
Les jésuites contre le peuple, par M. Zévaco.....	» 10
Bases du syndicalisme, par E. Poujel.....	» 10
Le Syndicat, par E. Poujel.....	» 10
Réponses aux paroles d'une croyante, par Sébastien Faure.....	» 15
Vers le bonheur, par Sébastien Faure.....	» 10
Œuvres de Sautarel : Le Pacte, 0,50; Etat d'âme, 0,10; Désenchantements, 0,50; Lueurs Économiques, 0,50.	
Par la Poste, 0,05 centimes en plus	

CHANSONS

La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.....	» 10
L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien, de E. Pottier.....	» 10
Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images.....	» 10
La Chanson du Gars, A la Caserne, Vivement, brav' Ouvrier, etc.....	» 10
J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge.....	» 10
Le Réveil, La Chanson du Lincoln.....	» 10
Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! frères de misère, Les Afranchis.....	» 10

La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité.....	» 10
Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain.....	» 10
Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle ?.....	» 10
Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste.....	» 10
L'Or, poésie révolutionnaire.....	» 10
Par la poste, 0,05 centimes en plus	

JOURNAUX A LIRE :

Les Temps Nouveaux, ex-journal LA REVOLTE, le numéro : 0,10 cent.	
Le Libertaire, le numéro : 0,10 cent.	
L'Anarchie, — 0,10 cent.	
Germinal (bi-mensuel), le num ^o : 0,05 cent.	
L'Avant Garde, socialiste, syndicaliste, révolutionnaire, le numéro : 0,10 cent. (hebdomadaire).	

Tous ces journaux sont en dépôt à Limoges, chez BALESTAT, ANALIN, MOREAU (kiosque), place Denis-Dussoubs, et au bureau de L'ORDRE.

La Voix du Peuple, organe de la Confédération Générale du Travail (hebdomadaire), le numéro : 0,10 cent.

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant : LÉON DARTHOU

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet, 9